Othello, qui donne un baiser à Desdemona avant de l'étrangler. Les drames des grands poètes ne sont que la reproduction des drames judiciaires. Je vois dans une procédure criminelle qu'un mari jaloux, après avoir tiré cinq coups de revolver sur sa femme, sans s'arrêter aux supplications de sa victime, qui la suppliait d'épargner la mère de ses enfants, l'accablait ensuite de témoignages de tendresse et la conduisait dans une auberge, pour lui faire donner des soins.

Dans la plupart des cas, le mari jaloux ne cherche pas à fuir, il vient se constituer prisonnier, en disant à la police ou à la gendarmerie : « Arrêtez-moi, je viens de tuer ma femme. » Dans un cas cependant, j'ai vu le mari nier sa culpabilité et prétendre que sa femme s'était suicidée, mais cette allégation fut démentie par les constatations médico-légales et par la déclaration d'un témoin qui avait entendu la femme s'écrier : « Je suis saignée. »

Lorsque le meurtrier par jalousie ne vient pas se constituer prisonnier, très souvent il se donne la mort ; c'est ce que fait Othello qui expire en embrassant Desdemona qu'il vient de tuer : « Je t'ai donné un baiser avant de te tuer, dit-il ; en me tuant, je ne puis, non je ne puis m'empêcher d'aller mourir sur tes lèvres. » — Le meurtre de Zaïre est suivi du suicide d'Orosmane. Après avoir fait tuer Pyrrhus, Hermione se jette sur son cadavre et se tue ; Pylade raconte à Oreste qu'il l'a vue

« Un poignard à la main sur Pyrrhus se courber
« Lever les yeux au ciel, se frapper et tomber. »

Le remords n'est pas le seul mobile du suicide du meurtrier par jalousie. Indépendamment du désir qu'il a de se soustraire à la justice, il se donne la mort, pour ne pas se séparer de la personne aimée ; elle morte, il veut mourir aussi. Mais si elle survit à ses blessures, il veut vivre aussi. Comme on s'empressait d'enlever son revolver à une

femme qui avait tiré par jalousie sur son amant et l'avait manqué, elle répondit aussitôt : « Soyez tranquilles, je ne me tuerai pas, puisque je ne l'ai pas tué. »

Dans ces cas, le suicide du jaloux suit instantanément le meurtre de sa victime ; c'est un suicide impulsif. Mais, dans d'autres cas, le suicide est prémédité, comme le meurtre. Résolue à se venger, la femme jalouse forme le projet de se tuer, après avoir tué :

« De ma sanglante mort ta mort sera suivie, »

dit Roxane. Une femme qui avait tiré sur son amant disait à l'instruction : « Je voulais sa mort, mais je voulais aussi me débarrasser de la vie. »

Assez souvent aussi, l'idée du suicide germe dans l'esprit du jaloux, avant celle du meurtre ; il est si malheureux, qu'il songe à mourir, mais il ne veut pas mourir seul : « Je vais mourir, disait un jaloux, mais auparavant je veux la tuer, je ne veux pas qu'elle me survive, et puisque je ne peux pas être heureux avec elle, je pourrai dormir avec elle le sommeil éternel ». — « Quand j'ai acheté ce revolver, c'était dans l'intention de me suicider, disait un accusé, mais auparavant j'ai voulu tuer ma maîtresse ; j'étais trop malheureux ». — Un autre jaloux tenait ce même langage : « Je veux mourir, mais je veux qu'elle meure avant moi. »

L'amant d'une femme mariée peut souffrir du partage au point de vouloir se suicider, et alors la pensée lui viendra non pas de faire mourir la femme avec lui, mais de tuer le mari avant de se tuer. J'ai observé un cas de ce genre. Un témoin disait d'un jaloux qui, avant de se tuer, avait voulu tuer le mari de sa maîtresse : « il était las de la vie. » — Le mari jaloux et malheureux peut aussi prendre la vie en dégoût et songer au suicide ; mais ne pouvant se résigner à ce que sa femme lui survive, il la tue avant de se tuer. Un mari jaloux qui s'était man-

qué, après avoir tué sa femme, disait : « Ma femme ne m'a jamais aimé, je pensais qu'il valait mieux que nous mourions tous les deux ; j'ai tiré deux coups de revolver sur elle et trois coups sur moi. » — Le jaloux peut pousser l'égoïsme au point de tuer sa femme, s'il tombe malade et craint de mourir. En 1895, la cour d'assises des Alpes-Maritimes a jugé un accusé, qui très jaloux de sa maîtresse et se sentant très gravement malade, lui a dit : « Je suis atteint d'une maladie mortelle, mais avant de mourir je te tuerai. » Quelques jours plus tard il la tua. — Le jaloux qui tue sa maîtresse et tente ensuite de se suicider prétend quelquefois qu'il n'a tué celle-ci que sur sa demande ; il allègue un double suicide, alors qu'il y a un homicide et un suicide. — Il y a aussi des jaloux qui, ayant fait de mauvaises affaires, ruinés, à bout de ressources se tuent et tuent leur femme ou leur maîtresse afin de ne pas la laisser derrière eux. — Des militaires, dégoûtés du service, envahis par le mal du pays, se tuent et décident leur maîtresse à mourir avec eux.

En juillet 1895, à Paris un électricien a voulu tuer sa maîtresse par jalousie et s'est tué ensuite ; il avait laissé des lettres faisant croire à un double suicide : « Nous avons décidé, Louise et moi, de nous donner la mort depuis longtemps. Nous avions l'intention de nous marier ensemble, mais son père s'y oppose, il a dit qu'il aimait mieux la voir morte que mariée avec moi ; son désir va être accompli. — Comment tout cela va-t-il finir ? Je n'en sais rien, car Louise n'a pas le courage de se donner la mort et moi je ne puis pas frapper la femme dont je suis épris jusqu'à la folie. » — Quelques jours après, il ajoute : « Le père de Louise nous ayant vus ensemble, lui a fait une scène terrible, Louise effrayée m'a dit qu'elle n'osait plus venir avec moi ; dès lors, il faut en finir. » Il frappa sa maîtresse à la poitrine et au ventre de plusieurs coups de poignard et se tira un coup de revolver dans la bouche. Les voisins

accourus trouvèrent l'homme mort et la femme respirant encore ; elle put avant de mourir raconter que son amant l'avait frappée par jalousie, qu'elle s'était débattue tant qu'elle avait pu. Un témoin confirma sa déclaration et dit qu'il avait entendu crier au secours, à l'assassinat.

La femme jalouse qui tombe malade et qui se laisse envahir par des idées de suicide, essaie aussi de les faire partager par son mari, mais si elle n'y parvient pas, elle n'a pas le courage de le tuer et se contente de se tuer. « Bien des fois, ma femme malade, dit un mari, manifesta l'intention de se suicider et me proposa de nous attacher tous les deux et de nous asphyxier ensemble ; je lui répondais : oui, pour la calmer ; elle était satisfaite ; puis par mes paroles je chassai cette idée de son esprit. Mais hier matin, ayant été reprise par ses idées de suicide et voyant qu'elle ne pouvait me décider à mourir avec elle, elle s'est donné la mort. »

Lorsque la jalousie éclate entre amis, entre parents, elle les transforme aussitôt en implacables ennemis. En 1860, aux environs de Draguignan, deux cultivateurs vivaient ensemble dans la plus grande intimité ; ils ne se quittaient pas, chacun d'eux avait fait son testament pour l'autre. Ils tombèrent amoureux de la même personne. L'un d'eux obtint les faveurs de cette femme et en fit la confidence à son ami, qui lui avait caché sa passion. Celui-ci, affolé par cette révélation, en proie à une violente jalousie, alla dénoncer son ami au père de la jeune personne, pour faire cesser leurs relations. L'autre, informé de cette trahison, en conçut une profonde irritation, il résolut de se venger et de se suicider ensuite ; il alla attendre son ami dans les champs et le frappa d'un coup de couteau, puis il avala un poison, et la mort ne venant pas assez vite il se fit au ventre des blessures mortelles.

En apprenant que son fils Xipharès est aimé de

Monime, Mithridate, emporté par la colère, s'écrie :

« Ah ! fils ingrat, tu vas me répondre pour tous ;
« Tu périras !... »

Ce n'est pas seulement au théâtre que ces scènes de jalousie se produisent entre le père et le fils, amoureux de la même personne, et se terminent soit par le meurtre du fils par le père soit par le meurtre de la femme. J'ai vu un père jaloux de son fils tirer sur lui un coup de pistolet. Dans une autre affaire, le nommé R... essaya de tuer une jeune fille, dont il était très épris et que son fils aimait ; la jeune fille, qui ne fut que blessée, fit à l'instruction le récit suivant : « R... me dit qu'il m'aimait de toutes ses forces, que j'étais à ses yeux la personne la plus accomplie, qu'il s'était emparé de ma photographie que j'avais donnée à sa fille, mon amie, et que chaque jour il la couvrait de baisers, qu'il m'aimait éperdûment, à la folie, quoiqu'il sût qu'il ne devait pas m'aimer. En entendant ces paroles, je fus si troublée que je me mis à trembler ; il s'approcha alors de moi pour me rassurer, mais en réalité pour m'embrasser ». Ce père jaloux de son fils devint même jaloux de l'amitié qui existait entre la jeune personne qu'il aimait et sa propre fille, à qui il fit des scènes si violentes, que celle-ci songea un instant à se noyer. Il renouvela, auprès de la jeune personne dont il était épris, ses déclarations d'amour passionné et voyant qu'elle y restait insensible, parce qu'elle aimait son fils, il tira sur elle un coup de pistolet. La cour d'assises le condamna à dix ans de réclusion.

La plupart des observations que j'ai présentées sur la jalousie de l'homme s'appliquent à celle de la femme. On peut même dire que les femmes sont encore plus jalouses que les hommes. Encore plus que la vanité, encore plus que l'amour de la toilette, encore plus que le désir de la domination, la jalousie est le caractère dominant de la nature féminine. Seulement, chez la femme la jalousie est moins

souvent physique que chez l'homme. Par contre, il y a encore plus d'amour-propre dans la jalousie féminine que dans la jalousie masculine. Ne pouvant pour la plupart poursuivre ni les honneurs, ni le pouvoir, ni la science, ni la richesse, elles mettent leur orgueil et leur plaisir à plaire, à se faire aimer, elles concentrent leurs pensées sur l'amour. « Deux belles femmes sont peu amies, » disait Fléchier. La solide amitié, qui est fréquente chez les hommes, est rare chez les femmes ; elles se jalousent entre elles. Si la jalousie est le principal ressort des tragédies de Racine, c'est parce que Racine a transporté sur la scène les observations qu'il avait faites sur les femmes de la cour de Louis XIV. Hermione est jalouse d'Andromaque, Roxane est jalouse d'Atalide, Phèdre est jalouse d'Aricie, comme Mlle de La Vallière est jalouse de Mme de Montespan, Mme Montespan jalouse de Melle de Fontanges, etc. La jalousie des grandes dames n'est point différente de la jalousie des femmes du peuple. Ces dernières, il est vrai, en viennent facilement aux mains et aux injures ; mais ces batailles et ces emportements, l'histoire les signale même chez des princesses et des reines. La reine Elisabeth d'Angleterre, ayant appris que miss Bridges avait une liaison avec le comte d'Essex dont elle était très éprise, la fit venir, l'accabla d'injures et la battit [1]. La même reine, jalouse de Lady Howard, la voyant parée d'une robe splendide, la lui fit quitter. — La fille de Gustave-Adolphe, Christine de Suède, qui avait appelé Descartes auprès d'elle, à qui Pascal dédia la machine arithmétique, n'était pas moins violente que la jeune ouvrière qui aujourd'hui vitriole son amant ; on sait qu'elle fit tuer son ancien favori Monaldeschi qui lui avait préféré une rivale ; elle riait pendant qu'on l'égorgeait à côté d'elle, et lorsque Mazarin l'engageait à ne pas venir à Paris après cet assassinat,

(1) M. La Ferrière. *Deux drames d'amour*, p. 253.

elle lui répondit : « Pour l'action que j'ai faite avec Monaldeschi, je vous dis que, si je ne l'avais pas faite, je ne me coucherais pas ce soir sans la faire, et je n'ai nulle raison de m'en repentir. »

Les rivalités de femmes se traduisent par des coups de langue, des coups de poing ou des coups de revolver ou par le vitriolage. La fureur qui anime deux rivales est quelquefois si grande, qu'il est impossible de les confronter à l'instruction et à l'audience. Une femme mariée, blessée par la maîtresse de son mari, eut un accès de fièvre, en apprenant que le juge d'instruction allait la confronter avec sa rivale. Quand une rivalité éclate entre une femme mariée et la maîtresse du mari, c'est le plus souvent la femme mariée, qui, forte de son droit, frappe sa rivale. Il n'est pas rare cependant de voir la maîtresse emportée par la jalousie chercher querelle à la femme légitime en lui disant : « L'une de nous est de trop. »

C'est la jalousie qu'elle éprouve à l'égard de la première femme de son mari, qui rend la marâtre si souvent dure et cruelle envers les enfants du premier lit. La vue de ces enfants privés de leur mère, qui devraient lui inspirer une tendre compassion, l'irrite, parce qu'elle lui rappelle celle qui a occupé avant elle une grande place dans le cœur de son mari.

« Des droits de ses enfants une mère jalouse
« Pardonne rarement aux fils d'une autre épouse. »

La haine de la marâtre contre les enfants du premier lit n'est que de la jalousie contre la première femme. Cette haine jalouse est aussi ressentie quelquefois par l'homme contre le premier mari d'une veuve et l'enfant issu du premier mariage ; Pyrrhus l'éprouve contre le fils d'Andromaque ; il craint qu'Astyanax ne fasse revivre Hector et qu'Andromaque n'admire en lui « ses yeux, sa bouche et déjà son audace ». Cette jalousie de la marâtre se traduit

fréquemment par des actes de cruauté. Je n'en citerai qu'un exemple, emprunté à une affaire récente : une belle-mère étrangla la fille de son mari âgée de douze ans et la jeta dans un puits. — Des enfants se suicident pour échapper aux brutalités de leur marâtre. J'ai même observé le suicide d'un jeune homme de vingt ans, qui s'est pendu, pour ne plus voir les mauvais traitements que sa belle-mère exerçait sur son plus jeune frère. — Si la belle-mère fait souffrir les enfants du premier lit de son mari, c'est parce que la jalousie la fait souffrir elle-même, au point de la pousser quelquefois au suicide. Un homme, qui était resté veuf avec une jeune fille, avait placé son enfant dans une maison d'éducation et avait pris une autre femme. Lorsque la jeune fille, son éducation terminée, rentra à la maison de son père, grande, jolie, ressemblant à sa mère, celle qui l'avait remplacée en fut si jalouse, que dans un accès de fureur elle avala un flacon de laudanum.

Pour les motifs les plus futiles, des femmes nerveuses, en proie à la jalousie, s'empoisonnent, s'asphyxient, se jettent par la fenêtre, parce que leur mari ou leur amant est rentré tard, parce qu'il paraît indifférent pour elles, parce qu'il refuse un baiser, parce qu'il fait l'éloge d'une autre femme, etc. J'ai constaté des suicides pour chacun de ces motifs puérils. L'imagination des femmes jalouses grossit tout, dénature tout, se forge des chimères et des tourments, provoque des désespoirs insensés ou des colères invraisemblables. Les querelles si fréquentes, qui éclatent dans les ménages et qui se terminent par le suicide de la femme, ont le plus souvent pour origine la jalousie. A la suite d'une scène plus violente que d'habitude, la femme jalouse ouvre une fenêtre, enjambe un balcon, et se jette dans le vide, ou bien elle prépare son asphyxie, après avoir écrit à son mari : « Puisque nous ne pouvons plus nous comprendre, adieu, ne m'en veux pas. Il le faut. »

La femme jalouse veut absorber la pensée de son mari; elle ne voit pas sans ombrage l'affection qu'il a pour ses amis; ces amis viennent lui prendre une part du cœur qu'elle voudrait tout entier. La femme d'un homme d'études peut être jalouse de ses livres, qui lui prennent une partie de son temps, qui lui font trouver du bonheur en dehors d'elle : ces livres sont des rivaux, elle cherchera à détacher son mari de ses études, pour le rapprocher d'elle, pour l'avoir tout entier. La femme jalouse n'admet pas que son mari éprouve une joie qu'elle ne partage pas, elle ne veut partager avec personne son cœur et son temps. Cette jalousie n'est pas la marque d'un cœur tendre, aimant, passionné, c'est un besoin de son orgueil, de son esprit de domination; occuper la pensée de son mari, au point qu'il néglige ses amis et son travail, le tenir dominé, subjugué, absorbé par son amour est pour elle une satisfaction d'amour-propre. La femme peut être jalouse de la beauté de son mari, non seulement parce qu'elle l'expose à plaire aux autres femmes, mais parce qu'elle lui donne sur elle une supériorité qui l'humilie et qu'elle peut le rendre froid et dédaigneux à son égard. Une femme jalouse de son mari, qui venait d'être atteint de la petite vérole, disait : « Je souhaite de tout mon cœur qu'il soit défiguré, car il se trouvait trop beau. »

C'est surtout chez la femme qui est plus âgée que son mari et qui vieillit, que la jalousie prend une intensité exceptionnelle. Voir ses cheveux blanchir, son visage se rider, son regard se ternir, ses dents s'ébranler, pendant que son mari a les cheveux encore noirs, le visage frais, le regard brillant, les dents belles et peut plaire aux autres femmes, est pour elle un tourment atroce. Si à ce tourment vient se joindre l'abandon ou même seulement la crainte de l'abandon qui la fait souffrir horriblement, on la voit alors, en proie à une surexcitation nerveuse extraordinaire, tour à tour prier, supplier à genoux son mari de

ne pas la délaisser ou le menacer de le tuer et de se tuer ensuite. Fréquemment ces scènes de jalousie se terminent par le suicide ou par le meurtre du mari et le suicide de la femme. La femme achète un revolver, sans bien savoir ce qu'elle fera : puis un jour à la suite d'une nouvelle scène, elle dirige l'arme contre elle ou la dirige contre son mari.

Aux époques révolutionnaires, les hommes dénoncent par ambition ceux dont ils convoitent la place, les femmes dénoncent celles dont elles sont jalouses. Sous la Terreur la jalousie a fait rouler, par de perfides dénonciations, plus d'une tête de femme sur l'échafaud; la dénonciatrice, pour savourer sa vengeance, ne manquait pas de se mettre au premier rang pour jouir du supplice de sa rivale.

Il y a des mères qui sont jalouses de la beauté, de la jeunesse de leurs filles. Des sœurs, des belles-sœurs se jalousent entre elles. On sait par les mémoires de Mlle de Rémusat combien les sœurs de Napoléon Ier étaient jalouses de Joséphine. La mère qui marie son fils est souvent jalouse de sa belle-fille. Bien plus, il y a des mères, qui par égoïsme et orgueil voudraient accaparer toute la tendresse de leurs enfants et qui sont jalouses de l'affection qu'ils témoignent à d'autres parents et même à leur père. Enfin, plus exceptionnellement, une femme peut pousser la jalousie au point d'être irritée de voir que son mari a plus d'attentions pour ses enfants que pour elle. J'ai même constaté un suicide pour un motif semblable; une femme trouvant que son mari ne l'aimait pas assez, voyant qu'il passait à table les plats à son enfant avant de les lui tendre, s'écria, dans un accès de jalousie insensée : « J'en ai assez! » et ouvrant la fenêtre elle s'élança dans le vide.

Les femmes qui se plaignent le plus de ne pas être aimées ne sont pas celles qui aiment le plus elles-mêmes. Non seulement il peut y avoir dans la jalousie féminine plus d'égoïsme et d'amour-propre que d'amour, mais il

peut y avoir de la jalousie sans amour. En parlant du comte Almaviva, libertin par ennui, jaloux par vanité, Suzanne dit à la comtesse : « Pourquoi tant de jalousie ? » — « Comme tous les maris, ma chère, uniquement par orgueil, » répond la comtesse. La même observation s'applique, dans bien des cas, à la jalousie féminine. Une femme qui aime peu son mari n'en désire pas moins être beaucoup aimée ; elle s'aime dans celui qui l'aime, elle aime à être aimée. Sa vanité est flattée de cet amour ; elle est froissée, s'il lui manque et lui est enlevé par une autre femme. Des femmes qui trompent leur amant, peuvent le tuer par jalousie. En voici un exemple : une veuve, âgée de quarante ans, avait des relations avec un jeune homme qui rompit avec elle, parce qu'il apprit qu'elle ne lui était pas fidèle ; blessée de cette rupture, elle tenta de l'empoisonner; comme ce jeune homme prenait ses repas à l'hôtel avec d'autres pensionnaires, elle se glissa à la cuisine sans être aperçue et parvint à jeter une grande quantité d'arsenic dans le pot-au-feu. Cinq personnes eurent des vomissements. Alors se constituant la garde du jeune homme malade, elle essaya de lui donner une tisane empoisonnée.

La jalousie peut éclater entre le père et le fils, la mère et la fille et déterminer des crimes monstrueux. Des fils tuent leur père, des filles tuent leur mère par jalousie. Il y a quelques années, la cour d'assises des Bouches-du-Rhône jugea une jeune fille, qui avait tué sa mère par jalousie, avec la complicité de son amant. Cette jeune fille avait cependant été élevée dans un couvent, où elle s'était fait remarquer par sa piété. J'ai trouvé dans le dossier de la procédure des lettres écrites du couvent, dans lesquelles la jeune pensionnaire racontait le bonheur qu'elle éprouvait à entendre des chants d'église et à assister aux belles cérémonies religieuses. Elle avait même songé à prendre le voile. La supérieure du couvent où elle avait commencé

son noviciat religieux écrivait à sa mère : « Marie aime son cher père et sa mère au delà de tout ce que l'on peut dire. Quand elle en parle, tout s'enflamme en elle... O ma bien chère Madame, assurez bien M. B. que sa Marie l'aime ardemment et qu'il n'y a que la volonté de Dieu qui ait pu lui arracher un tel sacrifice. Dites-lui bien que Notre Seigneur lui est reconnaissant de lui avoir donné sa fille pour épouse... Vous êtes heureuse, bien heureuse de n'avoir pas permis au souffle impur du monde de ternir cette petite fleur, qui a plu au cœur sacré de Jésus. Aussi, il aime bien sa petite Marie, il la rend heureuse ; elle n'a pas l'ombre d'un regret d'avoir abandonné ce que les jeunes filles recherchent et espèrent. »

Quelques mois après étant sortie du couvent sur l'ordre de ses parents, la jeune fille devint la maîtresse de l'ancien amant de sa mère. Jalouse de celle-ci, elle éprouva contre elle une haine violente. Sa mère étant tombée malade, elle souhaita sa mort ; puis, quand elle fut guérie, elle se concerta avec son amant pour la tuer ; la jalousie en fit une parricide. Son amant l'ayant demandée en mariage et n'ayant pas été accepté, furieux de ce refus, dit à la jeune fille : « Veux-tu être à moi ? » — « Oui, » répondit la jeune fille. — « Eh bien ! alors il n'y a qu'un moyen, il faut nous débarrasser de ta mère. » La jeune fille fit d'abord quelques objections, mais bientôt, sous l'empire de la haine que la jalousie lui inspirait contre sa mère, elle accepta le projet homicide : « Comme j'avais pour Léon un amour très ardent, dit-elle au juge d'instruction, j'éprouvais à l'encontre de ma mère un violent sentiment de jalousie. » Voici le récit qu'elle fit elle-même de l'assassinat : « Léon lui donna d'abord des coups de poing et chercha à l'étrangler, mais, comme elle se débattait, il a été obligé de prendre un couteau de cuisine ; la coquine ne voulait pas mourir; elle se débattait et repoussait Léon, même après avoir reçu deux coups de

couteau à la gorge. Il lui a mis la main dans la bouche et lui a cassé deux dents ; ma mère s'étant emparée de l'arme, Léon me réclama un grand couteau à fromage ; j'allai le chercher et je le lui remis ; il le lui plongea dans la gorge. » L'instruction révéla que, pendant que la victime se débattait, sa fille lui donna des coups de pied ; quand elle fut morte, l'accusée piétina le cadavre de sa mère. Les deux amants descendirent le cadavre à la cave et se mirent à le dépecer, pour le rendre méconnaissable ; ils séparèrent du tronc les quatre membres et essayèrent de détacher la tête sans y parvenir. Le lendemain, ils allèrent jeter le cadavre à la mer. En rentrant, ils se mirent au lit, et eurent des relations intimes. Dans une lettre adressée au juge d'instruction, l'accusée ajoutait : « Je ne puis pas me rendre compte comment j'en suis arrivée là, moi qui ne serais pas restée à côté d'un mort pour tous les biens de la terre. »

Je suis obligé, pour être complet, de dire un mot des scènes effroyables de jalousie que font les pères, qui abusent de leurs filles. Ce sujet est répugnant ; je ne puis cependant le passer sous silence. Il y a des mères qui tremblent en voyant leur mari embrasser leurs filles ; quelques-unes pour sauver leurs enfants, se décident à avertir la justice ; d'autres terrorisées par les menaces et les violences de leurs maris, tolèrent ces monstrueux attentats et en deviennent folles de douleur. Parmi les nombreuses affaires de ce genre que j'ai jugées, je me rappelle un père qui avait abusé de ses deux filles et qui les avaient rendues grosses. Il disait : « Je n'ai pas mis au monde des filles pour les autres. » La mère, qui connaissait ces abominables attentats, n'osait pas les dénoncer à la justice ; elle ne s'y décida que lorsqu'elle vit son mari rechercher sa troisième fille qui commençait à grandir. Un autre père disait à ses deux filles : « Quand on devrait me mettre aux galères, je veux vous faire un enfant à chacune. »

Ces relations incestueuses sont souvent accompagnées de jalousie. Un père, qui avait abusé de sa fille, pris de jalousie, tenta de la faire enfermer dans une maison de correction, en se plaignant faussement de son inconduite. — Une autre jeune fille, victime de la lubricité de son père, était obligée, pour ne pas exciter sa jalousie, d'être toujours mal habillée, mal coiffée ; son père lui défendait d'apporter le moindre soin à sa toilette. De peur qu'elle n'attirât l'attention d'un jeune homme, qui vint la demander en mariage, il la tenait enfermée, l'empêchait de parler à ses voisins et d'aller chercher du travail au dehors. Il finit cependant par consentir à son mariage à condition qu'elle continuerait ses relations avec lui. Mais il devint jaloux de son gendre, et força sa fille à revenir auprès de lui, en lui enlevant ses meubles. — Le père, qui abuse de sa fille et en devient jaloux, s'oppose toujours à son mariage. Un père qui avait fini par consentir au mariage de sa fille, la força à se livrer à lui le jour même du mariage, lorsqu'elle venait de revêtir sa toilette pour la cérémonie religieuse. Dans une autre affaire, l'accusé était un ancien gendarme qui, très jaloux de sa fille dont il avait abusé, lui avait donné un coup de couteau. Quelque temps avant, il avait voulu tuer un jeune homme qui avait donné le bras à sa fille pour une promenade. Parmi les jeunes filles qui subissent ces monstrueux attentats et qui n'osent pas s'en plaindre, quelques-unes en souffrent tellement qu'elles se donnent la mort. J'ai observé le cas d'une jeune fille qui s'est suicidée de désespoir avec sa mère, pour se soustraire à ces attentats incestueux. On a dit : « l'homme porte en son cœur un pourceau qui sommeille. » Ce pourceau a souvent des réveils effroyables. On peut même dire qu'il n'y a pas d'animal immonde et cruel, qui puisse égaler l'homme en lubricité et en cruauté. Il y a des pères qui font avorter leurs filles, qui leur donnent des coups, qui leur piétinent le ventre pour déterminer l'avortement.

Ces passions monstrueuses ont toujours existé. Jousse raconte qu'un président aux Enquêtes du parlement de Paris, Aimar Ranconnet, prévenu d'avoir commerce incestueux avec sa fille, fut mis à la Bastille, où il se suicida prévoyant la condamnation à mort qui allait être prononcée contre lui. De Thou, qui mentionne le fait dans son Histoire (liv. XXIII), dit que c'était un homme d'une profonde littérature.

La jalousie dépendant beaucoup du tempérament et le tempérament du climat, c'est dans le midi, chez des Provençaux, des Italiens, des Corses, des Grecs et des Espagnols, que j'ai observé les crimes les plus cruels et les plus bizarres inspirés par la jalousie. Sous un ciel de feu, les passions sont plus violentes que sous un ciel de glace. Le coup de foudre de l'amour n'est souvent qu'un coup de soleil. Le cœur est plus chaud dans le midi, parce que le sang est plus chaud, *Ut est genus Numidarum in Venerum præceps*. Par suite, l'amour est plus ardent et plus sensuel, la jalousie est plus violente en Provence, en Italie, en Espagne que dans les pays du Nord. Chez les peuples du nord, l'imagination et la rêverie jouent souvent un plus grand rôle que les sens. La jalousie et le point d'honneur sont les seules passions qui défraient le théâtre espagnol, parce que ce sont les passions les plus générales en Espagne et les plus fortes. Pour bien préciser le caractère de la jalousie chez les hommes du midi, je vais en citer quelques exemples empruntés à des affaires récentes.

Dans une pièce intitulée : *la Fille tondue*, Ménandre met en scène un capitaine amoureux et jaloux, qui coupe les cheveux de sa maîtresse dans un accès de jalousie. Le nommé Matracia, jugé par la cour d'assises des Bouches-du-Rhône, pour assassinat, avait exercé la même violence par jalousie sur sa femme, qui était d'une rare beauté ; il lui coupa les cheveux et l'exposa toute nue à la fenêtre.

Dans une autre scène de jalousie, il la mordit au visage et lui trancha le nez d'un coup de dent.

Il y a quelques années, à Marseille, les matelots d'un navire grec, entendant des cris de douleur poussés par leur capitaine, accoururent et le trouvèrent étendu sur un lit, avec une blessure à l'aine, d'où sortaient les intestins. Sa maîtresse venait de le frapper d'un coup de couteau, parce que dans la journée il avait embrassé une femme grecque. Il n'en faut souvent pas davantage pour exciter la fureur jalouse d'une Provençale, d'une Italienne ou d'une Espagnole. Une femme du midi se vengera de son amant d'une manière atroce parce qu'elle l'aura vu parler à une autre femme ; c'est pour ce seul motif que dernièrement, à Marseille, une femme versa sur son amant pendant que celui-ci dormait, un flacon de vitriol et l'arrosa des pieds à la tête ; malgré les cris de douleur qu'il poussait elle continua à verser le liquide corrosif jusqu'à la dernière goutte.

Aux environs de Toulon, un homme marié, le nommé S..., étant obligé de rompre avec sa maîtresse, la fille R..., l'a tuée, afin qu'elle n'appartînt pas à un autre. Cette personne, qui habitait avec son père, avait de son côté pour son amant une violente passion ; suivant l'expression d'un témoin, elle était folle de lui et aurait arraché les yeux à celui qui se serait opposé à son amour. Très jalouse de la femme légitime, elle lui fit à diverses reprises des scènes fort vives. Outrée de l'infidélité de son mari, l'épouse s'en plaignit à son père et le supplia de la faire cesser. Le père, désolé de la douleur de sa fille, conçut contre la maîtresse de son gendre une haine si violente, que, suivant l'expression d'un autre témoin, les yeux lui sortaient de la tête, quand il parlait d'elle. Par ses prières il obtint de son gendre la promesse de rompre cette liaison et de rendre la paix à sa femme ; mais craignant toujours un revirement, il conçut le projet de faire disparaître la maîtresse dans